II

15

Voici longtemps que nous n’avions plus vu le général Bourgeaud. C’était tout au début de notre affaire, quand il était en train de monter cette opération avec Paul Objat, tout en massant des cigarillos dans son bureau.

Bureau qui a peu changé depuis la dernière fois. Des Panter d’un autre modèle sont toujours à portée de main du général, près du cendrier vide, mais aux murs se connectent les mêmes réseaux fléchés, scotchés ou punaisés quoique enrichis d’ajouts récents : coupures de presse de l’avant-veille, Post-it frais, photos inédites, autant de signes que l’affaire progresse. Seul change- ment notable : on a renouvelé l’ordinateur auquel sont connectées quelques nouvelles bricoles électroniques regroupées sur une desserte.

Le général n’a guère changé non plus. S’il n’avait pas été général, on ne voit pas ce qu’il aurait pu faire dans

123

la vie vu son maintien, son physique et sa physionomie. Petit, râblé, sec, cheveux ras, paralysie faciale plus ou moins étudiée, il incarne un parfait archétype de général comme seul a su l’incarner Erich von Stroheim. Bien que nous ayons connu de vue ou même personnellement des bouchers, agents de change, franciscains ou provi- seurs qui relevaient du même habitus, et bien qu’Erich von Stroheim lui-même ait aussi incarné d’autres rôles : majordome, télépathe, professeur d’anglais, Beethoven – mais ne nous égarons pas car Bourgeaud s’impatiente.

Trois coups ont sonné depuis longtemps au clocher de Notre-Dame-des-Otages, le général contrarié vient de faire claquer le couvercle de sa boîte de Panter Sprint quand on frappe enfin à sa porte. Entrez, mono- syllabe sèchement le général, et revoici Paul Objat qui entre dans le bureau : lui aussi, nous pensons ne pas l’avoir vu depuis un bon moment, du moins en avons- nous l’impression. Vous êtes en retard, Objat, a cons- taté le général en jetant un coup d’œil sur sa montre plutôt que sur son visiteur, entrez. Asseyez-vous, quoi de neuf ?

Ça suit son cours, a répondu Paul Objat. Ça mijote, si je puis me permettre. Et ça va mijoter longtemps ? s’est inquiété le général. Je ne sais pas trop, a dit Objat, c’est comme en cuisine, n’est-ce pas. Il faut surveiller de temps en temps, faire revenir, déglacer, rajouter les épices au bon moment, vous savez ce que c’est. Pas du tout, a dit le général. Mais si, a dit Objat, c’est simple,

124

vous allez comprendre, prenez par exemple un curry d’aubergine. Rien du tout, s’est impatienté le général, venons-en aux faits. Il est exclu, je vous le rappelle, que l’on puisse remonter à nous dans cette affaire. Je compte sur vous pour avoir mis au point quelque chose de solide. Une fille qui disparaît comme ça dans la nature, ça se justifie. Il faut que ça se justifie.

C’est réglé, mon général, l’a rassuré Objat, j’ai monté mon dispositif. J’ai dû prendre un peu de temps pour distribuer les rôles. Ça ne se fait pas tout seul, un cas- ting, ça se fignole, mais là je crois que ça va. Tout est en place et chacun joue sa partie. Ils n’ont aucune idée de ce qu’ils font, mais ils font tout comme je l’avais prévu. Parfait, a soupiré le général, c’est bien, c’est bien. Ça me rappelle le titre d’un roman de Balzac, s’est-il laissé aller, *Les Comédiens sans le savoir*, je ne sais pas si vous connaissez. Ah non, pas du tout, a dit Objat, je ne l’ai pas lu. Moi non plus je ne l’ai jamais lu, bien sûr, s’est exclamé le général, mais enfin le titre est vraiment bien, non ?

Paul Objat a lancé son beau sourire vers le général qui, satisfait de sa réplique, a extrait de sa boîte un Panter, l’a examiné puis, se ressaisissant : Bon, et côté délai, on peut envisager une date ? C’est comme je vous ai dit, a repris Objat. En clair, le sujet n’est pas tout à fait mûr mais le processus est enclenché. Il va nous falloir quelque temps pour que la fille soit à point. Là, contrairement à la cuisine, si je puis encore me

125

permettre, le temps de cuisson est variable. C’est une question de terrain.

Il ne faudrait quand même pas que ça s’éternise, a rouscaillé Bourgeaud, j’ai des correspondants qui s’impatientent un peu partout. Je comprends très bien, a reconnu Objat, mais je dirais que d’ici deux ou trois mois, le sujet devrait être opérationnel. C’est très très long, deux ou trois mois, a exhalé le général en consul- tant à nouveau sa montre. Mais bon, si vous êtes sûr de votre coup. On se revoit dans quinze jours. Maintenant, vous m’excusez mais j’ai à faire. Rompez.

Paul Objat est sorti du bureau, a descendu les esca- liers, traversé la cour de la caserne, montré son badge au garde et s’est retrouvé sur le trottoir. Il a monté le col de son imperméable qu’il a boutonné jusqu’au cou, le temps se couvrait sur le boulevard Mortier.

16

Onze heures du matin, rue du Faubourg-Saint- Denis : dans sa cuisine en robe de chambre et gants Mapa, Lessertisseur fait sa vaisselle en écoutant la radio, avant d’aller prendre une douche, shampouiner son crâne dégarni, passer sa Nouvelle-Guinée au fond de teint.

Lessertisseur empile dans l’évier, par diamètres décroissants, une bonne semaine d’assiettes et de plats malpropres auxquels adhèrent, échardes sèches et boues figées, divers reliefs. Perturbant sa réception de la radio, le téléphone sonne toutes les cinq minutes mais, l’appareil affichant toujours le numéro de Lucile, Lessertisseur ne décroche pas : Lucile a tenu son rôle, ça va pour le moment, qu’elle ne m’emmerde pas. Il monte chaque fois le son, ce qui n’est pas commode – le gant de vaisselle dérape sur le bouton de volume –, pour suivre l’émission jusqu’à son terme après que son

127

animateur l’a conclue : Nous recevions aujourd’hui Marie-José Sureau qui publie *Palimpseste de l’ombre* aux éditions du Frein.

Plus tard, lavé, rasé, teinté, vêtu, Lessertisseur compose sur le clavier du téléphone un numéro qu’il se doit de connaître par cœur, ayant reçu l’ordre de ne le noter nulle part. Usant d’un code classique, il laisse sonner deux fois avant de raccrocher, laisse sonner deux fois encore, raccroche, rappelle en attendant que ça réponde et au bout de huit sonneries, ça répond. C’est la voix du commanditaire. Quoi ? s’enquiert avec rudesse cette voix. Rien n’avance, déplore Lessertis- seur, la cible ne réagit pas. Je vous ai dit cent fois, s’énerve le commanditaire, de ne m’appeler que si les choses avancent. Je sais, dit Lessertisseur, mais c’est qu’elles n’avancent tellement pas, justement, je trouve que ça s’éternise. Ça stagne, voyez-vous. Silence du commanditaire. Je me disais une chose, s’avance Les- sertisseur. Dites, condescend le commanditaire. Eh bien de mon point de vue, toussote Lessertisseur. Et ce point de vue est le suivant.

Observant que cela va faire bientôt des mois que ça dure, que le projet piétine et que Tausk – pas de noms au téléphone, grince le commanditaire – ne réagit à aucune stimulation, Lessertisseur suggère qu’on lance un autre projet. Sans augmenter sa propre commission, il propose de mettre son personnel – il doit s’agir de Jean-Pierre et Christian –, quitte à le renforcer, au ser-

128

vice d’une opération plus rentable. Il y a plein de riches vulnérables sur le marché, plein de raisons d’en tirer dix fois plus que le gars Tausk. Surtout qu’il ne bouge vraiment pas, le gars Tausk. J’ai dit pas de noms, s’exas- père le commanditaire, et pas question de changer de cible. J’ai mes raisons. Bon, se résigne Lessertisseur, ce n’était qu’une suggestion. Et pas un mot à qui que ce soit, bien sûr, scande le commanditaire. Je ne dis jamais rien à personne, prétend Lessertisseur. Une tombe, à côté de moi, c’est une pochette-surprise.

Lessertisseur a raccroché puis composé le numéro de Jean-Pierre. Tout ne va pas mal, répond Jean- Pierre, on tient la situation en main, la jeune dame est très calme. Et Victor, s’inquiète Lessertisseur, il passe de temps en temps ? Victor est insaisissable, déplore Jean-Pierre, ça fait un bon moment qu’on ne l’a plus vu. Bon, passez-moi Christian, dit Lessertis- seur. Christian, écoutez-moi, Christian, prévient-il – comme l’a déjà prévenu Victor dans des termes voisins. Je vous connais, Christian, je connais vos qualités mais aussi vos points faibles. Alors vous vous tenez correctement avec cette dame, d’accord ? Je compte sur vous, non mais je compte vraiment sur vous. OK, ronchonne évasivement Christian dans l’appareil en consultant, de l’autre main, la notice d’un lecteur de DVD.

Pour s’occuper un peu – la vie de gardien d’otage laisse pas mal de loisirs –, Jean-Pierre et Christian ont

129

en effet pris soin d’emporter avec eux ce lecteur accom- pagné d’une vingtaine de boîtiers contenant, d’une part, des séries policières américaines où parfois se déroulent des scènes de kidnapping et ils s’identifient alors avec fièvre, d’autre part des ouvrages de genre comportant peu de dialogues et où, vaporeusement sous-vêtues et puissamment bustées, officient des créa- tures répondant à des noms tels que Jewel De Nyle, Chloé Dior ou Karma Rosenberg et même Bolivia Sam- sonite.

Leur film, ce jour-là, est justement interprété par Bolivia Samsonite, qui accomplit tout ce que peut accomplir une artiste rompue à ces rôles, c’est-à-dire toujours les mêmes choses en plus ou moins bien. Or Bolivia Samsonite accomplit toutes ces choses vraiment bien et Jean-Pierre comme Christian, la considérant, l’admirent autant qu’ils envient ses partenaires. Chris- tian bande fort devant ce spectacle, Jean-Pierre un petit peu moins.

Tu ne trouves pas qu’elle a quelque chose de la fille ? finit par demander Christian. Quelle fille ? marmonne Jean-Pierre. Celle qu’on garde, précise Christian. Pas faux, reconnaît Jean-Pierre. Peut-être bien qu’elle fait le même genre de trucs, rêvasse Christian. Pos- sible, opine Jean-Pierre. Il faudrait vérifier, insinue Christian. Puis, sans autres commentaires, ils consi- dèrent l’ouvrage jusqu’à son heureux dénouement après lequel, pour tuer le temps, ils entreprennent un

130

421 qui les occupe une heure et Christian remporte la partie.

Et si on essayait ? se remet-il à rêvasser. Essayer quoi ? demande Jean-Pierre. Eh bien la fille, si on ten- tait le coup ? On pourrait tenter le coup, non ? Je ne sais pas, réfléchit Jean-Pierre. Pas tous les trois ensem- ble, nuance-t-il, en tout cas pas tout de suite. J’abonde dans ton sens, adhère Christian, je suis d’accord pour procéder progressivement. C’est donc, d’abord, ou bien toi ou bien moi, comment faire ? Aucune idée, déclare Jean-Pierre. Et si on se la jouait aux dés, dis donc ? sourit sournoisement Christian. C’est un peu choquant, proteste Jean-Pierre. Qui ne risque rien n’a rien, rappelle Christian tout en ressortant les dés de sa poche, on se refait un petit 421 ? Si tu veux, soupire Jean-Pierre et, une fois que Christian a encore gagné : C’est moi, mon vieux, s’exalte-t-il, c’est moi qui vais sauter la femme de l’abruti.

Le temps de cette journée fraîchissant également dans la Creuse, Constance ne s’est pas rendue vers sa chaise longue sous le tilleul, préférant garder la cham- bre qu’on lui a sommairement aménagée à l’étage, au- dessus de la salle commune. Force est d’admettre qu’elle ne se trouve pas si mal ici, lisant en paix sur son lit, boudant les best-sellers aveuglément achetés par ses gardiens pour se vouer au seul dictionnaire encyclopé- dique Quillet duquel, à présent, elle est déjà plongée dans le volume F-K. On peut trouver qu’elle avance

131

vite, on peut la suspecter aussi de sauter pas mal de mots.

Constance a posé le volume pour aller se préparer une tasse de thé. Ouvrant la fenêtre, elle découvre un brouillard scénique enveloppant et nimbant le paysage, tilleul compris, comme un effet spécial chargé de mas- quer en les révélant toutes les formes, qu’il paraît consa- crer ainsi. Puis elle s’est rallongée sur le dos, jambes pliées, dictionnaire pesant sur ses cuisses, tournant les pages de la main droite, tenant sa tasse de la gauche en levant à l’occasion son petit doigt, comme nous l’avons compris, parfaitement conservé.

Constance feuillette l’ouvrage quand Christian vient frapper à sa porte, l’ouvre sans attendre de réponse et entre en conquérant, sûr de son coup, pour se livrer d’emblée – passons sur ses méthodes – à de pesantes avances auprès de la jeune femme. Quoique distinguant fort bien leur nature et leur but, Constance aime mieux les ignorer tout en lui souriant légèrement, sourire indulgent de mère distraite, de conventine troublée dans sa prière, d’assistante sociale rompue aux acting- out : Christian, pas si niais qu’on le croirait, comprend très vite la vanité de sa démarche et que celle-ci, trop tôt démonstrative, est vouée à l’échec. S’en voulant de sa tactique inadéquate, il se doit de se donner une conte- nance.

Or, parmi les papillons dont on a signalé, cette saison, l’afflux inhabituel dans la Creuse, voici qu’un gros sujet

132

de cet ordre vient d’entrer par la fenêtre. Triangulaire et de vaste envergure, procédant par grands vols planés, c’est un splendide spécimen de Machaon Grand porte- queue dont les ailes d’un ton paille, bordées de macules écarlate et cobalt, s’adornent de franges et de rayures obscures. Comme il se laisse couler en frémissant vers le lit de Constance, qui écarquille en silence à sa vue, Christian ne se contient plus. Sûrement jaloux de l’admiration qu’elle paraît éprouver pour ce nouvel arrivant, voulant justifier sa propre présence par le souci du confort de la jeune femme, il se met à battre l’air du plat de la main pour éloigner le Machaon comme s’il s’agissait d’un nuisible. Mais le Machaon n’en ayant cure, Christian s’en empare d’un geste bref, le broie dans le creux de sa paume, déchire ses vastes ailes dans un froissement d’étoffe dilacérée. Voilà, dit-il d’un ton gaillard, il ne vous emmerdera plus. Sortez, gronde Constance. Foutez le camp.

Elle s’est mise à trembler, c’est la première fois mais c’est vite passé. Quand c’est passé, Constance s’est diri- gée vers la fenêtre et, juste avant qu’elle la ferme, une hélice de brouillard est entrée à son tour dans la cham- bre, se dissipant assez vite elle aussi, presque aussitôt dissoute au-dessus du radiateur à huile.